qui ne doit pas l'empêcher, d'ailleurs, de donner également « une vision organique et unitaire de l'homme, de l'historien, de l'artiste ».

C'est ainsi que le chapitre I (p. 9-61) est consacré à la morale, la politique et l'histoire dans Salluste. La morale, d'abord (p. 9-19) : établissant que — contrairement à une opinion couramment admise depuis l'antiquité — il n'y a pas contradiction entre la morale professée par Salluste et sa vie, M. V. Paladini se défend de vouloir faire un panégyrique, mais il veut approcher le plus possible « d'une âme qui a la variété complexe et multiforme de toutes les grandes âmes ». Pour définir l'homme politique (p. 21-44), M. V. Paladini utilise les *Lettres à César*, dont il admet sans hésitation l'authenticité : là apparaissent la grande admiration de Salluste pour César, son amour de la patrie et son désir d'une réforme morale pour assainir la vie politique. Le point de vue politique et le point de vue moral ne font qu'un chez Salluste, et c'est imbu de ces idées que Salluste aborde l'histoire. M. V. Paladini en arrive à la question si souvent débattue : Salluste est-il un historien tendancieux? A examiner les faits sans idée préconçue, Salluste apparaît non comme un historien adaptant sa narration à une thèse antiaristocratique, mais comme un historien chez qui les altérations, notamment dans la chronologie, doivent être attribuées à son tempérament d'artiste. L'histoire de Salluste n'est pas partisane, mais politique, et — c'est là l'idée dominante du premier chapitre de M. V. Paladini — morale, politique et histoire constituent chez Salluste « un trinôme inséparable ».

Dans le second chapitre (p. 62-102), M. V. Paladini étudie les rapports de Salluste et de Thucydide. Politique et histoire sont chez Thucydide, comme chez Salluste, étroitement liées, mais la morale tient plus de place chez Salluste que chez Thucydide. M. V. Paladini prétend, aussi, que l'étude psychologique, si nette chez Salluste, apparaît beaucoup moins chez Thucydide. Sur ce point, nous ne sommes pas entièrement d'accord avec lui. Nous croyons avoir montré, en effet, dans notre étude sur *Salluste et Thucydide* (*R. É. L.*, XXV, p. 90 et suiv.), l'importance de l'action des individus sur l'histoire chez Thucydide et chez Salluste et l'intérêt qu'ils portent, l'un et l'autre, à l'étude psychologique des hommes qui, par leur supériorité intellectuelle, jouent dans la politique et dans l'histoire un rôle prépondérant (cf. *Ibid.*, p. 94-95) ; sans doute chez Thucydide n'avons-nous pas des figures concrètes, mais, pour reprendre un mot d'A. Croiset que nous avons cité, « les images tout abstraites » qu'il a tracées de ces individus « jettent du moins sur les grandes lignes de l'histoire une merveilleuse lumière ». De même, en ce qui concerne les discours, qui présentent chez l'un et chez l'autre historien de nombreux points de contact, tout en reconnaissant que chez Thucydide et chez Salluste leur but est commun (éclairer les situations),

M. V. Paladini déclare que les procédés sont différents : chez Thucydide, c'est un examen approfondi des circonstances politiques, chez Salluste une analyse psychologique des hommes. Aussi les discours contradictoires, destinés à caractériser une situation, sont-ils beaucoup plus nombreux chez Thucydide que chez Salluste (p. 87-88). Sans doute, répondrons-nous, les occasions sont moins fréquentes chez Salluste que chez Thucydide ; en tout cas, le procédé existe chez l'historien latin (cf. *Catilina*, ch. LI-LII). Après avoir montré les différences entre les deux historiens, M. V. Paladini insiste sur les ressemblances (conditions de vie, attitudes d'esprit, etc...) et il conclut que l'influence de Thucydide sur la représentation historique de Salluste est évidente, mais que, loin de suivre servilement le modèle qu'il avait choisi après mûre réflexion, l'historien latin, doué d'une forte personnalité, a ressenti toute la valeur de l'art de Thucydide, l'a imité dans la mesure où il s'est trouvé en conformité d'âme avec lui et a ainsi profité des leçons du maître de l'histoire grecque. Sur cette conclusion d'ensemble, on peut être pleinement d'accord avec M. V. Paladini. On regrettera, cependant, qu'il ait, de propos délibéré, laissé de côté la question du style, qui est à notre avis le point de contact le plus net entre les deux historiens : sans doute, M. V. Paladini a-t-il voulu se limiter à la conception historique, mais l'histoire de Salluste est une histoire artistique et son style, en latin, apparaît comme une nouveauté ; c'était là une considération importante. Cette question de l'art, M. V. Paladini va d'ailleurs la retrouver dans son troisième chapitre : « Salluste et l'historiographie hellénistique » (p. 103-184).

En réaction contre une opinion généralement admise, qui considère Salluste comme un adepte des théories isocratique et péripatéticienne de l'histoire, M. V. Paladini soutient qu'il ne faut voir en lui aucune imitation des procédés de cette historiographie, dont M. V. Paladini reprend un à un les différents caractères : 1° le choix du sujet et la forme monographique : le choix des sujets de Salluste répond à l'intérêt politique en même temps que moral. Mais nous avons cru, quant à nous, pouvoir affirmer (*Progr. d'ét. sall.*, Mém. des Ét. lat., p. 198) que, dans le *Jugurtha*, à côté du caractère politique, le caractère dramatique (cher à l'école péripatéticienne) a intéressé l'historien, comme il le déclare lui-même : *Jug. VI Bellum scripturus sum... primum quia magnum et atrox uariaque uictoria fuit...* M. V. Paladini ne veut voir dans cette phrase que la simple indication de l'importance de la guerre et non la mention par Salluste de son intérêt dramatique. Évidemment, répondrons-nous, Salluste n'a pas cherché à exciter exagérément l'émotion des lecteurs, et le choix du sujet ne prouve pas nécessairement qu'il suive les tendances de l'historiographie hellénistique, mais montre au moins son goût pour l'histoire vivante. Quant à l'adoption de

la forme monographique, elle est dans les habitudes de la doctrine en question ; mais on peut convenir avec M. V. Paladini que « Salluste transfère dans la monographie les lois de l'histoire continue » : s'il traite un sujet particulier, il en élargit volontairement les circonstances, il le met en rapport avec l'histoire considérée sur une plus vaste étendue ; voir, par exemple, les aperçus historiques généraux du *Catilina* et du *Jugurtha*. 2° Avec la structure même de l'ouvrage historique, nous arrivons au point essentiel. M. V. Paladini se refuse (p. 141-150) à voir dans la composition du *Catilina* et du *Jugurtha* l'influence de la technique dramatique. Sans doute, les essais de division en actes précis ont-ils un caractère artificiel et M. V. Paladini croit plutôt à une composition par alternance : ainsi dans le *Catilina*, alternance, d'abord, du chef et de ses partisans, dans la suite, des conjurés et du parti sénatorial, etc... Nous persistons, quant à nous, à retrouver dans les deux œuvres le principe de la composition dramatique : ce n'est évidemment pas, dans l'un et l'autre cas, un drame exactement organisé, admettant une division certaine en actes ; il y a du moins des scènes essentielles, mises en relief par des digressions, une progression dramatique avec des repos dus également à des digressions (cf. *Cat.*, XXXI, 1-3 ; XXXVI, 4, à XXXIX, 5), pour conduire à un moment capital, qui est dans le *Catilina* la grande séance du Sénat du 5 décembre 63. 3° Quant à l'art de la narration, M. V. Paladini estime que Salluste n'utilise pas les revirements de la situation pour provoquer l'émotion du lecteur (p. 157-158). Il nous semble, cependant, que, sans exagérer dans ce sens, Salluste sait se servir avec art de l'effet produit par de tels événements : qu'on se reporte, à propos de la *Guerre de Jugurtha*, à ce que nous disons dans le *Mémorial des Ét. lat.*, p. 201, par exemple sur les différentes phases de la bataille près du Muthul (XLVIII-LIII), celles de l'affaire de Vaga (LXVI-LXIX), etc... Nous ne croyons pas, non plus, que Salluste ait volontairement négligé « l'horrible » (V. Paladini, *ouvr. cité*, p. 159 et suiv.) : sans doute fait-il preuve d'une certaine discrétion dans l'exposé du serment des conjurés (*Cat.*, XXII), dans celui de l'exécution de Lentulus, précédé de quelques mots sur le Tullianum (*Cat.*, LV), dans la description du cadavre de Catilina (LXI), dans la narration du meurtre de Hiempsal (*Jug.*, XII), dans celle des massacres de Vaga (*Jug.*, LXVI-LXIX, etc...) ; il n'en utilise pas moins le récit de tels faits et les comparaisons qu'établit M. V. Paladini avec les narrations d'historiens grecs ne sont pas tout à fait convaincantes, car il s'agit dans celles-ci d'exagérations auxquelles le goût du grand artiste qu'était Salluste devait répugner. Mêmes observations en ce qui concerne l' « érotique » et l' « obscène » (p. 170-176). En tout cas, nous sommes pleinement d'accord avec M. V. Paladini pour constater (p. 176) que, quelles que soient les intentions de Salluste — recherche du

pathétique, ou non — il a réussi par son art personnel, en mettant en lumière seulement l'essentiel, à obtenir un puissant relief. Pour conclure, selon M. V. Paladini Salluste est vis-à-vis de « l'historiographie hellénistique », plus encore que vis-à-vis de Thucydide, doué d'une personnalité telle qu'il peut manifester une grande indépendance : il n'ignore pas les expériences historiographiques précédentes, mais il n'est pas homme à se soumettre à des méthodes, à des théories, à des canons (p. 184).

Ces chapitres II (Salluste et Thucydide) et III (Salluste et l'historiographie hellénistique) sont les plus importants de l'ouvrage de M. V. Paladini. Le chapitre IV (p. 185-198) traite du « pessimisme de Salluste » : ce pessimisme est « réaliste et viril » ; bien que les dernières expériences aient poussé Salluste à un réalisme plus cru et plus amer, il n'a pas perdu de vue, cependant, la reconstruction de l'État : son pessimisme n'est pas simplement négatif.

La conclusion d'ensemble de M. V. Paladini est la suivante : « De même que, dans sa façon d'écrire l'histoire, dédaignant les formes et les couleurs hellénistiques, il se place dans le sillage des classiques, ainsi, dans sa vision historique, il se tient éloigné des radotages abstraits des philosophes inexpérimentés, regardant courageusement en face la réalité, fort de son expérience personnelle » (p. 188).

Si nous avons longuement développé ce compte-rendu, si nous avons, en exposant les vues de M. V. Paladini, discuté quelques-unes de ses opinions, c'est la preuve de l'intérêt que nous avons pris à la lecture de son solide et bel ouvrage, dont lui sauront gré tous les « sallustiens ». Car il a réagi contre beaucoup de jugements excessifs et injustes qu'il était traditionnel de porter sur Salluste. Il a marqué fortement les rapports de la vie et de l'œuvre de l'historien, il a bien donné, comme il se le proposait, « une vue organique et unitaire de l'homme, de l'historien, de l'artiste ». Il a examiné à fond le problème de sa formation historiographique dans ses rapports avec Thucydide et « l'historiographie hellénistique ». Il a souligné la personnalité et — peut-être trop à notre avis — l'indépendance de Salluste vis-à-vis de ses modèles, bref il n'a pas ménagé — et avec raison — son admiration pour le fondateur, à Rome, d'une forme de l'histoire qui devait avoir une si grande fortune dans la littérature latine.

P. PERROCHAT.

E. MALCOVATI, *Cicerone e la poesia* : Pavia, Tip. del libro, 1943 (Ann. d. Fac. di lettere d. Cagliari, t. XIII), 294 pages.

Beau volume, et qui fait honneur à Mme Enrica Malcovati, dont on connaît par ailleurs la multiple et féconde activité. L'auteur s'est proposé de réunir ici tous les témoignages épars dans l'œuvre de Cicéron

qui peuvent éclairer sa conception de la poésie et son jugement sur les poètes, en s'efforçant de reconnaître si, à travers les éléments traditionnels, n'apparaissent pas chez lui quelques traces d'élaboration personnelle, et de voir si ses propres ouvrages poétiques, un peu sommairement condamnés par la tradition, ne reflètent pas ses préoccupations de critique et d'historien des lettres. En somme, il s'agit de voir en Cicéron, comme projetée dans un miroir, une image de la poésie et de la poétique antique. Projet ambitieux, puisqu'il suppose une revue minutieuse de toute la tradition gréco-latine antérieure au 1er siècle ; projet limité d'autre part, puisqu'il prend Cicéron pour centre d'intérêt. Dirai-je que je regrette un peu cette dernière limitation ; Mme Malcovati était de taille à entreprendre l'ouvrage monumental qu'eût été une « Poétique latine » ; elle s'est interdit ce propos en rétrécissant son angle de vision ; il est vrai que, si, d'une part, nous y perdons en idées générales et jugements de principe, d'autre part nous y gagnons une connaissance approfondie de Cicéron, de son sens poétique et de son sens littéraire. Au reste, le lecteur sait qu'il peut faire crédit à Mme Malcovati pour dépasser à chaque instant son propos et poser les problèmes dans leur généralité : que l'on feuillette pour s'en convaincre les chapitres I et II, où l'on trouvera un tableau complet de tout ce que l'antiquité pouvait offrir de matériaux pour fonder une conception de la poésie (ch. I) et des poètes (ch. II).

Le chapitre III est consacré à une question délicate : que devient la poésie chez Cicéron poète? On sait à quels jugements contradictoires son œuvre poétique a été soumise, depuis Plutarque, en passant par Montaigne qui la dénigre, jusqu'à Voltaire qui l'exalte : Mme Malcovati l'apprécie en termes mesurés et avec une préoccupation judicieuse d'historienne de la littérature : « Après la période archaïque qui s'achève avec Accius, une ère splendide s'ouvre pour l'histoire de la poésie latine, avec Lucrèce et Catulle. La production poétique de Cicéron assure la continuité de cette histoire et permet d'en suivre le développement naturel : attaché encore aux anciens modèles, il fait preuve d'une richesse, d'une variété et d'une harmonie de cadences dans l'usage habile de l'hexamètre, qui prépare le triomphe de la pensée augustéenne (p. 234). C'est peut-être un peu généreux pour Cicéron, mais Mme Malcovati s'excusera sans peine de cette faveur sur le trop naturel « amor suscepti negoti ».

Une autre considération appelait l'examen : quelque jugement qu'on porte sur les vers de Cicéron, n'y a-t-il pas dans sa prose même des éléments de poésie? Mme Malcovati ne manque pas de se poser la question, tout en y répondant, à mon gré, un peu brièvement : « Rarement poète en vers, dit-elle (p. 283), Cicéron est souvent poète en prose. » Et de citer quelques exemples, auxquels je crois qu'on pourrait en ajouter

pas mal d'autres. Peut-être aussi aurait-ce été l'occasion de nous proposer une théorie de cette espèce de poésie « oratoire » qui a eu tant de succès dans nos littératures modernes, qui en particulier est un des éléments essentiels de notre « classicisme », et dont il n'est peut-être pas exagéré de dire qu'elle a sa source principale dans la rhétorique cicéronienne.

J. MAROUZEAU.

Jérôme CARCOPINO, *Les secrets de la Correspondance de Cicéron* : Paris, l'Artisan du Livre, 1947, 2 vol. in-12, 446 et 494 pages, 1,200 francs.

« La Correspondance de Cicéron? Un chef-d'œuvre de propagande », dit la bande publicitaire des deux beaux volumes que l'Artisan du Livre vient d'éditer avec le goût et le soin qui marquent ses produits : à une époque de thèses dactylographiées, c'est-à-dire illisibles, et de livres sur papier à chandelle, quel surcroît de plaisir ! En effet, M. Carcopino propose que la Correspondance de Cicéron a été publiée non à sa gloire, mais à sa honte, et avec la complicité du cher Atticus, sur l'ordre d'Octave, désireux de servir ainsi la difficile installation de sa dictature. Et à son habitude ce que M. Carcopino propose, il le démontre.

Ceci dit, je n'ai pas l'intention d'analyser l'ouvrage. Le sujet et la signature le feront dévorer par tous ceux qui aiment l'antiquité et l'histoire.

Le sujet? C'est cette époque passionnante où Rome souffre de sa croissance et de son énormité, où sa constitution faite pour une ville et sa banlieue ne convient plus à un *Imperium* qui s'égale presque au monde ; les crises intérieures suggèrent alors à quelques condottieri de s'emparer du pouvoir en se servant des troupes qu'on leur avait données contre les lointains voisins qui résistaient encore. Cicéron naît à la vie judiciaire et politique au crépuscule de Sylla ; il est contemporain — sans que son rôle ait jamais été déterminant — du duel entre Pompée et César ; il meurt de l'entente éphémère de deux ennemis irréconciliables, Antoine et Octave. Cette période, où se succèdent des drames qui seront de belles matières pour Shakespeare, nous attire et retient d'autant mieux que nous la connaissons avec plus de détails, justement grâce à la correspondance de l'imprudent Arpinate. Toutes les générations successives se sont penchées sur ces remous et tourbillons, ainsi que le montre un livre comme le *César* de F. Gundolf ; la nôtre aussi, avec un intérêt aiguisé. Nous avons cruellement rappris que les régimes pouvaient péricliter, ce qu'est un dictateur, les beautés du totalitarisme.

La signature? Une vue perçante détermine une faille dans la tradition ou une paresse dans l'exégèse ancienne ou moderne ; l'imagination invente une explication inédite ; la science accumule, les rapproche-

ments ; une extrême vivacité logique en fait autant de preuves ; le talent de l'avocat emporte les dernières hésitations, et vous avez un livre de M. Carcopino, une page-surprise dans l'histoire romaine, écrite dans un style qui est un mélange d'éloquence et d'esprit avec des phrases amples et balancées, dont les plus caractéristiques se terminent par une flèche du Parthe. Des Laurentes sort la thèse célèbre sur Virgile, d'une incise de Pline l'Ancien la *Basilique de la Porte Majeure*, d'un mot d'Appien les *Gracques ;* l'inspecteur des antiquités fait un tour au Maroc et y découvre une capitale ; même le « Manuel » (de la collection Glotz) diffuse des nouveautés, puisqu'il repose, comme un monument sur des pierres d'assise, sur les *Gracques* déjà nommés, sur le *Sylla*, sur le *César* de la lecture en habit vert. Je suis sûr de pouvoir parler ici du *Cicéron* comme entre gens qui l'ont lu.

Il y aura deux façons d'en juger. Ou bien l'on repoussera la thèse, mais en couvrant de fleurs les réussites de détail et l'agrément de la présentation ; ce sera le parti des prudents et des inquiets, quant à l'historique s'entend. Ou bien l'on acceptera la thèse pour critiquer en revanche la manière dont elle est présentée. Ce sera ma position.

Longtemps j'ai pensé qu'en histoire la nouveauté c'était l'erreur. Il me semblait que le *consensus* assurait à la vulgate un maximum de vérité. Mais ce n'est pas même vrai quand il s'agit d'événements assez récents pour que l'information soit abondante. Si Hitler avait, selon ses rêves et promesses, assuré sa victoire pour mille ans, l'histoire de la guerre 1914-1918, par exemple, n'aurait-elle pas été falsifiée pour mille ans, c'est-à-dire *in aeternum*? En tout cas, celui qui étudie l'antiquité, dont tant de documents ont disparu sans espoir, doit se méfier beaucoup de cette vulgate officielle dont les Plutarque, les Suétone, les Dion Cassius nous ont transmis l'écho. Et devant la Correspondance de Cicéron il convient de se méfier plus que jamais. Son authenticité dans l'ensemble paraît certaine, car il n'y aurait pas eu de faussaire capable d'écrire ces lettres inimitables. Mais n'y aura-t-il pas des exaltés pour pousser la thèse à l'extrême et avancer que les adversaires de Cicéron ont pu, plus souvent qu'on ne parvient à le déceler, supprimer telle phrase qui plaidait pour l'orateur ou glisser telle autre qui le noircit ou les justifie? Le lièvre gîte ailleurs. Ces lettres, publiées avec le consentement des proches de Cicéron, contiennent tant de choses dommageables à sa mémoire qu'elles constituent un *unicum*. Jusqu'ici, on admettait le fait passivement ou avec de petites explications psychologiques sans consistance. M. Carcopino dit : « Halte-là ! », pose le problème et tient aussitôt une solution.

Dès l'époque où il avait rendu compte dans le *Journal des Savants* de l'édition de L.-A. Constans, il avait soupçonné en l'affaire la main d'Oc-

tave. Revenu sur ces textes, il a eu une révélation un jour où il a relu le billet à Basilus (*Fam.* VI, 15) : le soir même de l'assassinat de César, Cicéron laisse en quelques lignes échapper « une intense jubilation » à la mort de l'homme à qui il devait la vie et qu'il avait bassement encensé. Dès lors, M. Carcopino a pensé qu'un tel billet qui transformait l'orateur en monstre ne pouvait avoir été publié que par un homme qui le haïssait. De là le plan de l'ouvrage, un vrai syllogisme : la Correspondance de Cicéron est accablante pour son auteur (tome I) ; or, sa publication était favorable à la politique d'Octave ; donc elle a été publiée par Octave (tome II, première partie), et il n'y a plus qu'à élucider les circonstances de la publication (tome II, deuxième partie)..

Le tome I, sur lequel je me permets de faire des réserves, j'ai le sentiment qu'il pouvait être abrégé. Évidemment, M. Carcopino même là apporte maint détail neuf et par exemple que dans l'histoire porcine de la maison du Palatin la Teucris n'est autre qu'Antoine, le collègue du consul de 63. Mais l'essentiel de cette analyse malveillante des lettres se trouvait déjà dans Drumann, dont se sont inspirés tous les anticicéroniens. Le réquisitoire de M. Carcopino fait, en outre, preuve d'un acharnement qui déconcerte. Faut-il avoir envie de chercher noise à Cicéron pour lui reprocher de craindre le mal de mer ou d'avoir la manie des sobriquets ! Faut-il que nos universitaires soient vertueux pour que Cicéron soit taxé de dévergondage parce qu'il a assisté à un dîner où son hôte avait convié une vedette de mime ! M. Carcopino va jusqu'à tenir rigueur à Cicéron d'avoir eu le goût des livres, dont pourtant celui-ci fit assez bon usage ; mais l'historien a senti que notre gratitude s'insurgerait et il renonce à ce grief dans les seules six lignes (I, p. 116) sur 900 pages où il ne dise pas de mal du « maître de l'humanisme occidental » (Meillet, *Esquisse*, p. 217). Si l'avocat se faisait payer en sous-main ses plaidoiries souvent victorieuses, s'il ne rend pas à Mescinius ses 100,000 sesterces, c'est que telles étaient les règles du jeu. En revanche, je reconnais que la conduite de Cicéron au sujet des biens de Milon, qui fut ainsi deux fois sa victime, et surtout ses relations intéressées avec Dolabella après la mort de Tullia que celui-ci avait hâtée ne sont pas défendables à nos yeux. Avons-nous, toutefois, une connaissance assez sûre des façons de sentir des Anciens pour être toujours en droit de juger sans appel? Ce que nous savons d'un Caton d'Utique — cet homme à l'intégrité douteuse et qui prêtait sa femme est pourtant *uirtutum uiua imago* depuis vingt siècles — doit nous rendre bien prudents, et l'on peut renvoyer M. Carcopino à ce qu'il dira lui-même d'Atticus. Qui ne serait d'ailleurs victime d'une confession semblable à celle de Cicéron? Si M. Carcopino connaissait par quelque correspondance imprudente toutes les pensées de son César — il fut plus grand, mais c'est autre chose —,

Cicéron lui paraîtrait peut-être moins coupable. L'auteur me répondra qu'il a voulu seulement peindre Cicéron d'après les lettres que nous avons et par là justifier sa thèse sur leur publication. Il n'empêche — et c'est ce qui motive mes réserves — que son volume sera tenu pour un portrait de Cicéron. Cela est si vrai qu'il y a, en plus des deux façons que j'ai dites de juger l'ouvrage, une troisième, celle des non-spécialistes, et, comme le prouvent déjà certains articles élogieux parus dans la presse, ceux-ci n'y voient qu'un livre sur Cicéron qui les venge des versions de leur enfance. Puisqu'en dépit de sa science M. Carcopino a assez de talent pour atteindre le grand public, j'aurais préféré que son portrait ne fût pas uniquement un réquisitoire, et quel réquisitoire ! Malgré les avertissements succincts et tardifs de II, p. 460, je dirai que Cicéron lui aussi avait droit à plus de justice.

La première partie du second tome impose à l'esprit la plus grave objection que l'on puisse faire à la thèse d'une publication par et pour Octave, objection qui tiendrait tout entière dans la vieille « lapalissade » : « Si c'était vrai, cela se saurait, parce que cela se serait dit. » M. Carcopino, qui a réponse à tout, se fait un jeu de démontrer que cela ne s'est pas dit, parce que ceux qui savaient n'eurent pas le droit de le dire.

Cette réponse à l'objection possible remplit la seconde partie du tome II. Toute cette fin de l'ouvrage est proprement étonnante. Elle révolutionne, elle « atomise », qui mieux est elle renouvelle ce que nous savions ou pensions de cette période que nous croyions bien connaître. On attend depuis trop d'années celui qui « coiffera » le Janus — grammaire et histoire — que représentent assez bien nos études de l'antiquité latine. Le voici en M. Carcopino. Dans ces 250 dernières pages, historiens et philologues peuvent puiser à pleines mains. Ils trouveront un Atticus nouveau qui efface celui de Boissier, un Atticus épicurien profitant avec volupté des licences que lui donnent les habitudes de la secte, et ces habitudes, qu'admettait l'opinion publique, aujourd'hui nous choquent souvent au plus profond. Trahir un ami mort était explicitement permis : Atticus a usé de la permission ! Il faut voir comment est cernée la date de 34 : Atticus passe d'Antoine à Octave ; Marcus, fils de l'orateur, reçoit le pontificat ; Nepos publie sa *Vita Attici*, ce qui permet de comprendre enfin l'économie singulière de son *de Viris*, où après vingt généraux grecs, deux carthaginois, un Caton le Censeur insignifiant, on finit sur un *Atticus* détaillé et publicitaire. Les spécialistes de l'étude des textes rencontreront en II, p. 361, la solution des problèmes posés par les *Excerpta Ambrosiana*, le *Veronensis* et le Florilège de 1329 et qui avaient jusqu'ici donné lieu à tant de vains travaux. Même nouveauté quand il s'agit de ces *Familières* en livres détachés parues à la fin de 33 ou au commencement de 32, ainsi que l'assurent le rôle qu'y

jouent encore Lépide (je ne vois pas, d'après *Fam.* X, 32, 4, que Pollion lui ait cédé sa trentième légion), Pollion et Plancus, ou des allusions montées en épingle pour la première fois et à juste titre du deuxième livre des *Satires* d'Horace. La quantité des lettres perdues de Cicéron est réduite à des proportions raisonnables, puisqu'il n'est plus question que de coupures ordonnées par la censure d'Auguste à l'occasion d'une seconde édition. Qu'on excuse ce ton de bonimenteur, mais je ne vois pas quelles objections l'on peut faire et maintenir devant tant de concordances et de démonstrations contraignantes.

Encore un mot. Le personnage central de l'époque, Octave-Auguste, apparaît fort différent du dieu bienfaisant immortalisé par les poètes-lauréats. On le devinait déjà entre les lignes de Sénèque et dans un chapitre extraordinaire du début des *Annales*. Ici, on voit à plein l'homme qui n'est arrivé à commander aux corps et aux esprits, aux légionnaires et aux écrivains, que par un lent travail tortueux et par un effort de propagande, dont la publication de la Correspondance de Cicéron offre un exemple saisissant. Avoir mis dans son jeu Atticus et le fils même de l'orateur pour servir sa politique et se laver du reproche d'avoir laissé proscrire le plus grand prosateur de Rome, quel coup de maître ! Il n'y a pas seulement les galères d'Actium, Prima Porta et la restitution des enseignes, les dithyrambes de Virgile et d'Horace, la sérénité des *Res Gestae ;* avant tout, il y a l'astucieuse politique de l'homme qui, persuadé que la fin justifie tous les moyens, devait haïr durant cinquante-sept ans celui qui lui avait mis le pied à l'étrier, le haïr après l'avoir laissé assassiner, après avoir sali sa mémoire. Allons, c'est aussi un des secrets des *Secrets de la Correspondance de Cicéron* que sur le plan humain les dictateurs heureux sont aussi mesquins que les politiciens incapables de sauver la liberté expirante au service de laquelle ils ne mettent que leurs petites roueries. Ainsi M. Carcopino jette déjà un jour neuf sur les prémisses du Haut-Empire dont il va désormais écrire l'histoire. Je forme pour cette prochaine entreprise des souhaits pleins d'une fidèle confiance.

Marcel DURRY.

Jacques ANDRÉ, *La vie et l'œuvre d'Asinius Pollion* : Thèse complémentaire dactylographiée, Paris, 1948.

La monographie de M. J. André est un modèle de conscience et de sérénité scientifique : elle étudie tout ce que l'on sait et tout ce que l'on peut discuter sur un homme curieux, qui un moment compta politiquement dans la liquidation de la dictature césarienne et dont les Anciens notaient volontiers l'influence intellectuelle en cette dernière moitié du 1er siècle avant notre ère. Carrière, œuvre littéraire (comme poète, historien, orateur), influence comme critique et comme ami des lettres et des